

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François de Carvajal : le Démon des Andes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 105-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## François de Carvajal, le « Démon des Andes »

Le 16 juin 1541, Francisco Pizarro, le fameux « conquistador » et premier gouverneur général du Pérou était assassiné dans son palais de Lima. On put croire un moment que son frère Gonzalo, alors occupé à la conquête du haut Amazone, réclamerait comme un apanage de sa famille le gouvernement d'un pays découvert par son frère et arraché par lui à l'empire des Incas. Mais le nouveau gouverneur, Vaca de Castro, envoyé par Charles-Quint aussitôt après la mort du marquis, sut éloigner habilement Gonzalo en le décidant à se livrer à l'exploitation de ses immenses « encomiendas », ou propriétés, et de ses mines d'or. Une ère pacifique semblait devoir succéder, pour le Pérou, à la première guerre civile provoquée par les désaccords des chefs de la conquête, quand il y arriva tel nouvelle d'un événement gros de conséquences. Le Roi d'Espagne avait promulgué des « ordonnances » qui introduisaient des réformes radicales dans l'organisation des colonies d'Amérique et surtout lésaient les intérêts des Espagnols qui s'y étaient établis. Inspirées par les retentissantes révélations du Père Bartolomé de las Casas sur les horribles sévices dont les Indiens étaient victimes, ces ordonnances étaient justes. Mais leur application, qui tendait à dépouiller les « conquistadores » d'une grande partie des avantages dont ils s'estimaient les légitimes possesseurs, exigeait au moins beaucoup de tact, de prudence et de patience. Or, ce n'étaient pas ces qualités qui distinguaient Blasco Nunez de Vela que Charles-Quint envoyait au Pérou avec titre de vice-roi et mission de mettre en vigueur ses décrets. A la seule annonce des mesures intempestives que comptait prendre le vice-roi, les six mille Espagnols qui composaient la nouvelle colonie, se levèrent presque tous en armes contre lui et prirent pour chef Gonzalo Pizarro. Celui-ci marcha sur Lima d'où Nunez de Vela dut s'enfuir, Pizarro fut proclamé « très magnifique » capitaine général au nom du roi d'Espagne.

Du nord du Pérou où il s'était réfugié, et avait levé une armée, le vice-roi marcha contre lui ; mais il fut

battu et tué à Anaquito (18 janvier 1546). A l'autre extrémité du pays, Diego Centeno, officier royaliste qui essayait de combattre la rébellion fut également défait par Francisco de Carvajal, vieil et brave capitaine dont Gonzalo Pizarro avait fait son « maître de camp », c'est-à-dire chef de ses troupes. C'est de cet étrange personnage que je citerai aujourd'hui quelques traits rapportés par les vieilles chroniques et que je crois de nature à intéresser quelque peu les lecteurs des « Echos ».

Né vers 1464, dans la Vieille Castille, peut-être de César Borgia dont il reproduisit plus d'un trait de caractère, il suivit la carrière des armes sous Gonsalve de Cordoue, participa en qualité d'officier aux fameuses batailles de Ravenne et de Pavie et, en 1527, entra à Rome avec le connétable de Bourbon. Au cours du sac de la ville, on remarqua qu'au lieu de mettre la main sur des bijoux ou autre butin, Francisco de Carvajal s'occupait tranquillement à faire transporter à son logement les archives d'un notaire. Celui-ci paya pour le rachat de ses parchemins 1500 ducats, qui servirent à Carvajal à passer au Mexique. De là il fut envoyé au Pérou à la tête de deux cents hommes pour y réprimer un soulèvement d'Indiens. Ses services furent richement récompensés par le marquis de Pizarro ; d'où chez le loyal Carvajal un dévouement sans bornes à la famille de son bienfaiteur.

Quand arriva au Pérou le premier vice-roi avec charge de mettre à exécution les ordonnances royales, Carvajal comprit que des jours mauvais menaçaient la colonie et se hâta de réaliser sa fortune pour retourner en Espagne ; mais dans aucun port il ne trouva de bateau qui le rendît à la péninsule. Alors il s'écria rageusement : « Puisque ni par terre ni par mer je ne puis me tirer de ce mauvais pas, je jure que d'ici à toujours et jusqu'à la fin du monde, on gardera, au Pérou, mémoire de Francisco de Carvajal ! » Et comme il tint parole !

Dès que commença la guerre civile et qu'il eut pris parti pour le gouverneur contre le vice-roi, Carvajal, bien qu'âge de près de quatre-vingts ans déploya dans cette lutte une énergie incroyable. A un âge où il y en a si peu qui gardent leur vigueur, il passa six fois les Andes. Mangeant et dormant sur son cheval, il se montra aussi insensible aux froids rigoureux de la Cordillère qu'au ardentes chaleurs des déserts de sable et aux privations et fatigues des marches forcées. Le peuple superstitieux

croyait que Carvajal chevauchait par les airs tant on avait peine à s'expliquer une si prodigieuse activité. Parmi les soldats du Nouveau Monde, nul ne montra plus de génie guerrier. Strict sur la discipline, actif et persévérant, telles étaient les ressources et la sagacité qu'il déployait au cours de ses expéditions que ses soldats voyaient en lui un être surnaturel et l'avaient surnommé « le démon des Andes ». Plein de verve, sa parole abondante paraissait une éruption de traits acérés, de fines réparties, de plaisanteries espiègles ou d'accablants sarcasmes. Il regardait la vie comme une comédie bien qu'il en fit plus d'un fois une tragédie. D'un sens politique très avisé, il écrivait à Gonzalo Pizarro après sa victoire d'Anaquito : « Le moment est venu de vous proclamer roi de cette terre conquise par vos armes et celles de vos frères. Vos titres sont bien meilleurs que ceux des rois d'Espagne. Par quelle clause de son testament Adam leur a-t-il légué l'empire des Incas ? Ne faites pas cas de ceux qui vous accuseraient de manquer à la loyauté : qui est devenu roi n'a jamais été traité de traître. Les gouvernements que la force a créés, le temps les rend légitimes. Les grandes choses ne se font pas sans grands périls. Confiez votre justification aux lances et aux arquebuses. De toutes manières vous êtes roi et roi vous devez rester jusqu'au bout. La France et Rome vous soutiendront si vous savez vous gagner leur bienveillance. En outre, en vous mariant avec une « coya » (princesse de la famille des Incas), vous légitimerez aux yeux des Indiens votre domination. De sorte que les deux races pourront vivre tranquilles sous un sceptre commun. »

Mais l'éducation de Gonzalo Pizarro et ses habitudes de respect envers le souverain réfrénaient son ambition. Il n'osa pas passer le Rubicon et crut plus sage d'essayer d'obtenir du roi son pardon et la confirmation de son titre de gouverneur. Vain espoir. S'il eût suivi les conseils de son maître de camp, il eût avancé de près de trois siècles la date de l'indépendance du Pérou et de presque toute l'Amérique du Sud.

Carvajal se chargea donc d'anéantir ou de terrifier les royalistes du Sud, et apporta à cette entreprise l'audace et le courage qui l'avaient toujours caractérisé et qui s'étaient encore accrus jusqu'à l'exaspération, pourraient dire, en se mesurant aux difficultés de la conquête. Malheureusement, comme beaucoup d'autres dont les

exploits remplissent l'histoire de son siècle, il procédait contre ses ennemis avec une absence de scrupules et une froide cruauté qui épouvantent. Presque jamais il ne faisait grâce, même au vaincu qui se rendait. On estime le nombre des malheureux qu'il livra au bourreau à plus de trois cents. Et ce qui ajoute encore à l'horreur de ces exécutions, c'est qu'il les accompagnait de moqueries qui feraient croire qu'il ignorait la pitié.

On raconte qu'au Cuzco, antique capitale des Incas, l'épouse d'un capitaine de l'armée de Diego Centeno, se permettait de traiter Gonzalo Pizarro de tyran et d'annoncer à tout venant la prochaine victoire des royalistes sur les rebelles. « Ma chère commère, lui dit à trois reprises Carvajal, avalez vos paroles, car si vous ne savez pas retenir votre maudite « sans os » (la langue), je vous fais occire, aussi vrai qu'il y a un Dieu, et notre parenté spirituelle ne vous servira de rien ». Voyant que son troisième avertissement était resté inutile, le maître de camp se présenta un jour chez la dame. « Sachez, ma chère commère, lui dit-il, que je viens vous faire donner la garrotte (vous faire étrangler) ». Et, après avoir exposé le cadavre à une fenêtre, il l'apostropha : « Vraiment, ma pie de commère, si cette fois-ci vous ne profitez pas de la leçon, je ne sais plus que devenir ! »

Trois mois avant la bataille de Anaquito, les partisans de Gonzalo Pizarro avaient emprisonné, à Piura, le capitaine François Hurtado, gentilhomme octogénaire très influent et respecté et défenseur acharné de la cause du vice-roi. Il y avait quarante jours que le malheureux, chargé de fers, attendait une sentence de mort, quand vint à passer par là Francisco Carvajal qui commençait sa campagne contre Diego Centeno. L'alcalde de Piura vint cérémonieusement à la rencontre du maître de camp et, en chemin, lui apprit qu'il gardait sous les verrous le capitaine Hurtado, et ne savait comment s'en défaire. Cette communication lui valut une bordée d'injures et de menaces et un ordre de remettre immédiatement en liberté, dans les limites de la ville, le capitaine Hurtado « qui est mon grand ami, ajouta Carvajal, et avec qui j'ai fait la guerre en Flandres et en Italie. Et ce n'est pas moi qui permettrai qu'on humilie un homme de cette valeur ».

Sous la tempête d'exclamations furibondes, l'alcalde déta la vivement en grommelant : « Ce sont loups d'une

même portée : pas de dangers qu'ils se mordent. Donc, qu'ils s'arrangent entre eux, je suis hors de cette affaire ».

Quand Carvajal entra à Piura, déjà, Hurtado était libre et venait au devant de son libérateur qui l'embrassa affectueusement et se montra fort réjoui de revoir, après une longue séparation son ancien compagnon d'armes. On évoqua avec complaisance les souvenirs de jeunesse et enfin, à l'heure du repas, on se mit à table en compagnie du chapelain, de deux officiers et de quatre notables de la ville.

Ni Hurtado ni Carvajal ne s'avisèrent de faire allusion aux dissensions qui mettaient alors aux prises les « conquistadores ». Bons mots et rasades se succédaient, et le maître de camp comblait d'attentions son commensal. Tous deux semblaient rajeunis et le spectacle de cette amitié charmait les assistants.

Quand, après deux heures de banquet, et une fois prononcée la formule en usage : « Que aproveche como si fuera leche » (que cela vous profite comme si c'était du lait), un domestique enleva la nappe, un nuage de mélancolie voila soudain le visage de Carvajal devenu pensif. Puis, en homme qui a bien réfléchi et pris sa résolution : « Don Francisco Hurtado, dit-il d'un ton ferme, j'ai toujours été votre ami et serviteur, et c'est à ce titre que je vous ai fait tirer de prison. Francisco de Carvajal a donc rempli envers Francisco Hurtado ses devoirs d'ami et de camarade. Maintenant il me reste à accomplir ce que je dois au service de mon maître le gouverneur. Que vous en semble ?

— C'est juste et très juste, répondit Hurtado, croyant qu'avec ce préambule le maître de camp voulait lui suggérer de passer au parti des rebelles, ou au moins de rester neutre dans cette guerre civile.

— Je suis heureux, reprit Carvajal, de vous savoir d'accord avec moi : ce qui m'enlève tout scrupule. Vous êtes chrétien : confessez-vous au chapelain que voilà, car dès maintenant, je ne puis plus rien pour vous, excepté vous faire étrangler ».

Et Carvajal sortit en murmurant : « J'ai été bon ami jusqu'au bout, car le bœuf devenu vieux, trace droit le sillon. Mais : Comida acabada, amistad terminada. Fini le banquet, finie l'amitié ! »

(A suivre).

*Un ancien élève de l'Abbaye,  
missionnaire au Chili.*